

Chapitre I

La patineuse saigne

Je mets la clef dans la serrure ; je tourne deux fois à gauche ; la porte s'ouvre sur mon appartement qui, comme d'habitude, est obsessionnellement propre : le parquet est impeccablement ciré, les meubles ont été époussetés, les vitres et le carrelage nettoyés et rien ne vient perturber cette image étincelante de l'hygiène triomphante. Je me dirige vers le meuble du salon où sont rangées mes chaussures. Je prends mes pantoufles dans le tiroir du haut et je mets à la place mes chaussures de ville ; il faudra que je pense à les cirer pour demain. Une odeur flotte dans tout l'appartement : c'est un savant mélange de musc, d'ambre, de muguet, de vanille et peut être de santal. L'odeur est loin d'être désagréable mais il faudra, tout de même, que je change de marque tant il est vrai que ce parfum d'ambiance ne sent pas assez la propreté : il est trop lourd et trop féminin, trop présent et trop écœurant. Le prochain sera mentholé.

J'entre dans la salle de bains. Je suis déjà déshabillé. L'eau tiède coule dans la baignoire ; je me savonne ; je me rase en utilisant la pomme d'arrosage comme miroir : je me suis coupé. Je m'essuie ; le téléphone sonne ; je ne réponds pas : il est hors de question de faire des tâches d'eau sur le parquet car mon emploi du temps est à ce point chargé que tout contretemps m'oblige à me presser, à rompre la chaîne d'une habitude qui fait semblant de me rassurer. Cette routine m'étouffe, mais cette routine c'est moi ! Je m'étouffe, je ne me suis jamais supporté bien

longtemps. D'ailleurs, n'avais-je pas tout préparé pour que ce face à face perpétuel entre moi et moi-même ait une fin ? J'avais soigneusement réduit le nombre des miroirs, objets conduisant souvent à une sottise admiration de soi-même ; je n'avais laissé que le plus usé, le grand de la salle de bains avec son teint oxydé qui ne permet plus guère que de réfléchir imparfaitement l'image d'une personne qui continue à vérifier la longueur d'un ourlet de pantalon, les plis d'une chemise, la silhouette générale d'une ombre assez sûre d'elle-même pour ne s'être jamais contemplée, même à son âge, l'âge des cheveux blancs, des rides profondes et des chairs avachies. Même jeune, je ne m'adonnais que très rarement à l'irrégion des apparences car seules les choses de l'esprit traversent sans trop d'altération la vie d'un homme alors que la viande se corrompt vite, très vite. Quant à la chambre toujours fermée, elle aurait dû accueillir un enfant, la vie, pas le reflet de soi-même mais bien un tiers, quelqu'un d'autre, un être que l'on attend avec impatience tous les jours, que l'on conseille, que l'on aide à devenir lui-même et pas un reflet plus ou moins exact d'une réalité parentale trop classique, trop présente, trop homogène. On ne doit pas modeler les enfants comme les jardiniers le font avec des arbres qu'ils palissent à l'aide de fils de fer ou de cuivre : certes, les branches suivent très exactement le trajet que l'on désire mais leurs pommes et leurs poires ne sont ni les plus belles ni les meilleures. Surveiller, éduquer, conduire ne sont en rien des synonymes de diriger ou d'opprimer. J'ai vu trop d'enfants corsetés par l'insidieuse volonté de leurs parents tenter vainement d'intérioriser leurs rancœurs vis-à-vis de ces adultes sans amour et finir par reporter leur haine désespérée et justifiée sur un professeur, triste sire inconscient qui, d'ordinaire, ne perçoit jamais les brumes qui hantent les esprits de ces êtres inconnus : les élèves. Comment, d'ailleurs, pourrait-il être conscient puisqu'il est lui-même à ce point dégradé moralement qu'il prend

un malin plaisir à se battre avec eux : laissons donc les pervers s'entretuer et espérons qu'ainsi leur race maudite s'éteigne.

J'avais donc décoré la chambre de l'enfant sans sombrer toutefois dans la mièvrerie de ces décorateurs furieusement agités qui vomissent du rose et du bleu non seulement sur les murs mais même sur les meubles, le linge de toilette, les draps, la moquette ; généralement, seul le plafond échappe à cette débauche rose-bonbon ou bleu-lavande ! J'avais préféré peindre les murs dans un orange très léger ; les rideaux et le dessus de lit étaient d'un bleu extrêmement foncé illuminé par un motif de petites étoiles dorées et argentées. L'armoire était encastree dans le mur et des portes coulissantes blanches devaient cacher ce qui aurait bien pu ressembler à du désordre. A droite de la fenêtre, j'avais disposé un bureau, en if, assis sur des colonnettes, en merisier, dont les pieds de bronze étaient en forme de pattes de lyon. La chaise de velours vert-tilleul était assortie au dessus de cuir émeraude du bureau. La chambre resta toujours vide, attendant pathétiquement son occupant. De toutes manières, cet appartement, dans sa totalité, est en attente de quelque chose ou plutôt de quelqu'un ; il n'est pas absolument sans vie puisque ma présence dérange à peine son élégance froide et ordonnée, mais l'imprévu, l'exubérance de la vie sont cruellement absents.

Je m'allonge sur un lit devenu trop grand, trop vide : ma femme est morte il y a bien des années et, bien que très effacée, elle décorait tout de même cette chambre de sa présence discrète. Il reste quelques souvenirs d'elle, comme des fleurs séchées et une photographie de notre mariage : ce ne sont plus que des souvenirs qui s'effritent et se décolorent. Si les reliques de cet amour discret font triste mine, rien n'altérera jamais dans ma mémoire son visage angélique et sa démarche aérienne de patineuse. En

attendant que mon dîner chauffe, je fais défiler les chaînes en appuyant sur une touche de la télécommande. J'ai l'impression de voir le monde depuis mon lit mais ce n'est bien qu'une impression car si les idiomes se mélangent aux documentaires géographiques, la superficialité des programmes nous condamne à contempler l'étoffe de notre siècle sans le voir enfin nu, tel qu'il est lorsque déshabillé de ses mensonges il n'arrive plus à se cacher. Je vais dans la cuisine. Ma soupe lyophilisée est prête ; je la verse dans un bol de faïence ; j'ajoute un peu de beurre. Placée au centre d'un plateau, le bol côtoie une cuillère, un pamplemousse, un morceau de comté et un verre rempli d'eau pétillante. Je pose le plateau sur mon lit et je commence à manger le potage en regardant les images colorées qui défilent sur mon écran. Que regarder ce soir ? Le canal 31 est à éliminer d'office car mon œil ne peut pas supporter des films en noir et blanc : n'ai-je pas été élevé dans la magie du technicolor ? Je recule d'une chaîne : ce film d'horreur me terrifie bien moins que la réalité ! Sur la 5 un comique n'arrive même pas à s'amuser lui-même alors que la 8 nous endort avec une série sur des adolescents au vocabulaire appauvri mais terriblement bien élevés : le scénariste, déçu par ses propres enfants, essaie de les réinventer en s'attardant sur la forme, ce qui l'amène à négliger totalement le fond. La 13 nous balance un vidéoclip des années 80 où un artiste déguisé en pop-star (pantalon zébré, T-shirt pailleté, maquillage forcé, mèche permanente) remue sur une mélodie simpliste heureusement dynamisée par un tempo lourdement marqué. Sur la 15 on retransmet les championnats du monde de culturisme ; la 17 nous apprend comment les abeilles font du miel et la 24 informe les téléspectateurs de langue anglaises de l'actualité du monde. Rien ne me satisfait. Mon dîner est fini ; je fais la vaisselle. Je me lave les dents ; je programme mon réveil sur 7 heures ; j'éteins la lumière. J'essaie alors de m'endormir.

Il n'y a plus aucun son qui vienne troubler la tranquillité de l'appartement : la rue est calme, les voisins doivent être couchés eux-aussi ; le moteur du réfrigérateur vient me contredire mais ce n'est pas à proprement parler un bruit car bercé par ce ronronnement mon esprit s'oublie progressivement. Je me retrouve dans le lit ; il fait chaud : j'écarte les draps. Je ne bouge plus. Des images donnent alors naissance à ce qui doit être un rêve. Je vois des couleurs et des ombres, cependant, le tout est encore entouré d'une épaisse brume opalescente. Le brouillard se disperse peu à peu. Un homme nu est agenouillé ; il courbe le dos ; ses mains et ses pieds sont attachés. Il ne bouge pas. Je me dirige vers lui. Je le contourne. Lui faisant face, je lui soulève la tête de la main droite ; nos regards se croisent : l'homme à terre me ressemble mais il est comme inanimé. Alors tout mon corps se rapproche irrésistiblement du sien et finit par se laisser emprisonner par cette écorce qui se révèle être un univers de douleurs morales et physiques dont on ne peut s'échapper. Je souffre et je ne peux rien faire pour arrêter cette douleur que je n'arrive pas à identifier. Il y a, certes, ce sentiment de froid extrême qui m'étreint, de même que les liens qui brûlent mes chevilles et mes poignets mais un malaise vertigineux questionne également mon humanité : je pleure et je ne sais pas encore pourquoi !

L'atmosphère est maintenant débarrassée de toute trace de brouillard. Le soleil brille tellement qu'il décolore le ciel. Un faucon tournoie dans l'azur ; il a repéré une proie ; il fond sur elle, la tue, l'avale, s'envole et disparaît. Je suis placé sur un monticule situé au milieu d'une plaine à peine recouverte d'une végétation rabougrie. Il y a un bosquet d'oliviers à quelque distance d'ici et des lavandes fleuries égaient ce paysage rocailleux. J'entends maintenant le son de deux flûtes jouant exactement le même air bien que manifestement les deux musiciens soient assez

éloignés l'un de l'autre ; je dirais même qu'ils sont dans deux endroits opposés. Je tourne la tête à droite et j'aperçois une ligne de guerriers marchant en rythme. Puis c'est bientôt une autre ligne qui apparaît ; d'autres viennent encore à leur suite. Je tourne la tête à gauche : l'armée adverse avance avec la même détermination. Il va y avoir la guerre ; des hommes vont mourir ; des femmes et des enfants pleureront leurs pères, leurs frères, leurs maris, leurs fils, leurs parents disparus pour un mensonge. N'y-a-t-il jamais eu de guerre déclarée pour l'unique motif qui ensanglante la monde ? Un général a-t-il jamais osé avouer que l'unique but d'une guerre est le plaisir de tuer pour se prouver que par la destruction d'un ennemi à peine réel on se met faussement à l'abri de ce que l'on croit être son désir d'anéantir la terre entière ? Alors on déguise cette terreur consciente mais incomprise, on s'invente des raisons de haïr et d'exterminer l'humanité et on finit par se suicider car cet être que l'on tue est une réplique dangereusement proche d'un soi-même dont on a du mal à définir les contours. Quelle est donc la raison qui va te pousser à te battre contre toi-même sous ce soleil éclatant ? Je devine qu'il s'agit d'un différend à propos d'un territoire. Je regarde cet aigle qui survole le champ du désespoir, les singeries des haruspices et des augures, la lance qui se plante dans le sol et le blesse. Aujourd'hui n'est pas un bon jour pour mourir. Ils sont trop inconscients. Je me cabre et j'essaie de hurler mon désespoir mais aucun son ne sort de ma bouche. Ils se font face. Ils sont tellement proches de moi que je perçois leur odeur, leurs murmures, leur jeunesse. Des flèches déchirent l'air : je reçois la première. Une lance blesse un homme : je ressens sa douleur. Une épée coupe une main : ma main saigne. Chaque coup infligé s'inscrit dans ma douleur. Je souffre. J'aimerais leur enseigner ce tragique sentiment qui révèle l'inutilité d'une conduite atrocement banale. Né à la fin du vingtième siècle, une époque durant laquelle

toute l'horreur destructrice d'une sauvagerie malheureusement soutenue par une technologie définitivement efficace, je me suis souvent interrogé sur la nature belliqueuse de l'histoire de l'homme, du tueur. Pendant des années, j'ai tourné les pages du livre de sa vie et j'ai bien vite compris que ce que l'on nommait histoire n'était qu'un agencement superficiel fardant à peine sa nature profonde : les humains s'entretuent depuis le début de leur aventure morbide et peu de spécialistes de ces choses ont osé ranger cette conduite dans l'anormalité. Quelques psychiatres ont bien essayé d'employer des mots savants décrivant des maladies plus ou moins définies par la pression d'une société cherchant à se protéger, mais celles-ci étaient tellement répandues qu'elles ne pouvaient décidément pas être regardées comme anormales. Exceptionnelles, on aurait pu les isoler, courantes, on les laissa détruire ce qui restait de gracieux dans la civilisation ; la norme guerrière assassina la compassion et la raison, deux qualités exceptionnelles, et donc anormales. Cette expérience acquise grâce à la connaissance me fait me sentir vieux, vieux comme un homme qui, né au début des temps, a vu se former la terre et les océans, a assisté à l'apparition de la vie, s'est battu pour survivre. J'ai tué un bison en Dordogne, semé du blé dans la vallée du Nil, tissé la soie en Chine, combattu un lion dans une arène romaine, envahi l'Angleterre avec les Normands, imploré la pitié des conquérants espagnols, ramassé du coton en Géorgie, entendu les coups de fusil qui tuèrent les communards et les cris des habitants de Brest, disparaissant sous une pluie de fer, de feu, d'acier, de sang. Je n'ai plus d'âge.

La bataille fait rage. J'assiste au début et à la fin du monde sans pouvoir agir : je subis les outrages de la fatalité. Au milieu de cette furie, un soldat se détache singulièrement : il semble être beaucoup plus jeune, plus

apeuré et plus perdu que les autres. Il me regarde. Je murmure : "détache-moi". Il m'entend. Il s'approche alors de moi, saisit son glaive et coupe enfin les cordes. La douleur m'empêche de me lever mais je peux quitter cette posture qui l'accroît ; je me laisse rouler sur le dos et je reste allongé sans pouvoir réellement bouger. Je suis couvert de sang : du mien, du leur. Son visage se rapproche de mon oreille droite ; il me demande qui je suis, d'où je viens, si je vais bien. Respirant mieux, je lui réponds : "je suis moi, je viens du néant, j'ai l'impression de tomber : retiens-moi". Il se satisfait de la réponse, s'assied à ma droite, pose sa main sur mon épaule et me parle.

— Je suis né à Athènes de père citoyen et de mère fille de citoyen. J'ai seize ans : j'ai falsifié mon âge pour pouvoir m'inscrire sur la liste des dèmes et faire la guerre contre les Romains. J'ai été élevé dans la crainte des dieux et le respect des lois de ma cité. J'ai juré de rendre à mes aînés une patrie non pas diminuée mais agrandie. J'ai peur de mourir et de ne plus croire en ce que m'a enseigné mon père. Aide-moi.

J'inspire profondément et je lui demande :

— Pourquoi te bas-tu ?

— On m'a dit qu'il fallait se battre contre les Romains.

— Pourquoi les Romains sont-ils venus ?

— Il paraît que les Grecs ne pouvaient pas s'entendre entre-eux. Depuis des années il se battaient, cherchant à réunir des territoires ; alors une cité appela les hommes du Latium qui finirent par venir arbitrer nos différends de plus en plus souvent. Aujourd'hui c'est l'ultime bataille pour sauver la liberté des Grecs.

— De quelle liberté me parles-tu ?

— De celle qui me permet de prendre mon destin entre les mains et d'en faire ce que je veux.

— Ta liberté n'existe pas car la société dans laquelle tu vis te conduit insidieusement à travers les chemins qu'elle a creusés et ne permet pas qu'un des siens puisse s'en

écarter. Tu n'es pas maître de ton destin : tu fus conçu aux dépens d'une femme, tu t'es battu contre la nature lors de ta naissance, tu as grandi en singeant la guerre, puis vint ce jour où tu finis par la vivre. Aujourd'hui, tu ne sais plus pourquoi tu tues un semblable avec une épée et ta femme lorsque tu dénatures l'amour. Vous autres, vous ne savez pas ce que considérer quelqu'un à sa juste valeur veut dire. Vous rabaissez les êtres ou vous les divinisez. Que ce soit du mépris ou de la vénération, le sentiment que vous ressentez n'est pas celui que recherche l'être humain : il veut être apprécié pour ce qu'il est, ni plus, ni moins. Vous périrez bientôt et votre mort ressemblera à votre histoire, à votre civilisation perverse : vous mourrez dans la violence d'une bataille sans propos, pour rien ou si peu. Les plus chanceux d'entre-vous seront réduits en esclavage par les vainqueurs et, finalement, les pieds enchaînés ou la tête courbée devant le maître, vous apprendrez enfin la liberté, la possibilité de vivre hors de cette fatalité : la destruction.

Le regard de l'adolescent se vide de la haine du tueur mais aussi de l'espoir de l'enfant qui croit pouvoir conquérir ce qu'il s'imagine être l'écoumène de ses désirs.

— Je déposerai alors les armes et je me rendrai à ceux qui ne sont pas forcément mes ennemis. Je deviendrai un esclave mais je resterai un homme. J'obéirai à mes maîtres et je creuserai le sillon qui les fera vivre. Je ferai ce choix définitif et infamant au regard de la culture de mes pères mais cette servitude sera guidée par ma volonté libérée.

Ma douleur s'apaise. Le soleil se couche. Le ciel change de couleur. Les Romains ont gagné et je détourne les yeux du champ de bataille. Le jeune homme sera peut-être un jour affranchi, mais retournera-t-il à Athènes ? La lumière baisse de plus en plus ; la douleur physique qui m'enveloppe se dissipe peu à peu tandis que le vertige

moral qui m'habite ne semble pas devoir s'amender. Je réussis enfin à me lever. Il fait presque nuit et j'erre sur le champ de bataille abandonné par les hommes et délivré de leur sauvagerie. Les pierres n'ont pas bougé ; les lavandes sont toujours là, de même que le bouquet d'arbres. Les Romains et les Grecs ont déjà enterré leurs morts. La terre absorbera vite le sang versé aujourd'hui et rien ne rappellera bientôt la bataille. J'aperçois une tunique volant avec les herbes folles : je la saisis ; je l'enfile rapidement car il commence à faire froid.

Je me mets ensuite à marcher sans savoir réellement où aller si ce n'est vers un deuxième rêve car ma nuit est loin d'être terminée. Je débouche alors sur une autre plaine mais tellement plus vaste que la précédente. La lune diffuse maintenant une douce lumière d'un jaune légèrement argenté, ce qui me permet de découvrir le paysage nocturne qui s'épanouit devant moi : les arbres se reposent de leur journée et entourent un clairière où les herbes se mélangent aux coquelicots. J'entends des chuchotements : je me dirige vers eux. Je me cache derrière un arbre et je regarde alors une scène très insolite : près d'une mare, des iris conversent avec des coquelicots. Ils s'arrêtent brusquement : ils m'ont vu. Un iris violet m'interpelle :

— Approche, nous ne craignons que les animaux que l'on nomme êtres humains.

— Mais je suis un des leurs.

— Non, tu n'es que leur souvenir, la conscience de leur cruauté. Tu ne peux pas, comme eux, vouloir nous piétiner sans cesse en détruisant ainsi la beauté, la fragilité et la vie. Sache que depuis quelques années, notre vallon est le théâtre de luttes incessantes entre les Français et les Anglais : le roi d'Angleterre ne veut pas être le vassal du roi de France et entend bien conserver ses propriétés dans le royaume, si ce n'est devenir le souverain de ce qui en restera.

— La guerre a-t-elle dévasté à ce point la France ?

— Oui, mais accompagnée de la faim, du froid et de la maladie, elle a causé avec ses consœurs un dommage encore plus irréparable : l'espoir est décédé. Dans l'âme des hommes, l'espoir s'est mué en une terre stérile : les arbres sont morts brûlés, les cadavres des pestiférés jonchent le sol et se putréfient, des pénitents se flagellent pour expier leurs fautes, des prêcheurs annoncent la fin du monde. A quoi bon continuer à vivre dans cette apocalypse ? Les fleurs n'ont pas leur place car le monde est à ce point noir qu'aucune de nos couleurs ne pourra jamais l'égayer : la nature n'espère plus, elle non plus. Nous allons mourir cette nuit afin de ne pas avoir à regarder impuissantes l'homme cultiver le malheur. Demain, sur cette plaine, des chevaliers se tueront mais, cette fois-ci, la beauté, la fragilité et la vie des fleurs ne seront pas fauchées par leurs épées.

Dans l'auditoire, des murmures s'élèvent : l'iris violet a exprimé la pensée des fleurs de la clairière. J'aimerais les dissuader mais leur position est, hélas, absolument justifiée. Les murmures se font plus bruyants. Elles attendent toutes quelque chose de ma part, que ce soit un acquiescement ou autre chose, mais nous savons tous que le drame ne pourra pas être évité : mon rôle ne sera que d'adoucir leurs derniers instants.

— De toutes manières, si vous attendez jusqu'à demain, vous serez toutes piétinées par les sabots des chevaux, et celles qui échapperont à ce premier massacre seront impitoyablement écrasées par les pieds des fantassins ou le corps des soldats morts tombant sur le sol. Vous mourrez sans avoir été remarquées : le rouge si joyeux des coquelicots sera masqué par le sang des blessés et personne ne pensera à respirer l'odeur délicate des iris. Redressez-vous donc et exprimez dans la mort votre beauté.